

Georg Heym

## Six poèmes

Traduits par Jean-François Eynard  
et Marc B. de Launay

A peu près totalement inédite en traduction française, l'œuvre de Heym retient l'attention à deux titres : sa parenté poétique avec Trakl (deux œuvres contemporaines, deux poètes qui meurent prématurément d'une mort tragique, une tonalité « déclinante » commune) et cette « tragédie du paysage » qui, d'un soir, d'un arbre, d'un coup de folie, d'une « ville de souffrance », sait faire scintiller les arcs électriques d'énergies pré-personnelles et en fragments.

### LES FOUS

La lune ressort sur fond de nuages jaunâtre.  
Les fous se suspendent aux barreaux des grilles,  
Comme de grosses araignées collées au plâtre.  
Leur main parcourt la clôture du jardin.

Dans des salles ouvertes, on voit flotter des danseurs :  
Le bal des fous. Soudain vocifère  
Le délire. Le hurlement si loin se vrille  
Que tous les murs vibrent sous le vacarme.

Un fou empoigne avec violence le médecin  
Avec qui, à l'instant, il parlait de Hume.  
Il gît dans son sang, le crâne fracassé.

Les fous agglutinés observent, satisfaits. Mais déjà  
Déguerpissent, car là-bas le fouet claque,  
Comme des souris qui s'enfouiraient sous terre.

Juin 1910

(M.B.L.)

LES SILENCIEUX  
(dernière version)

*Dédié à Ernst Balcke*

Un vieux bateau qui, dans le port tranquille  
L'après-midi à sa chaîne balance.  
Les amants qui après les baisers dorment.  
Une pierre qui gît profond dans le puits vert.

Repos de la Pythie qui ressemble au sommeil  
Des dieux sublimes après un long festin.  
Cierges blancs qui font le blême des morts.  
Nuages à tête de lions autour du val.

Pierre qu'est devenu le rire d'un simplet.  
Cruches surannées où gîte encore l'odeur.  
Violons brisés dans le fourbi des greniers.  
Air lourd précédant l'orage.

Une voile que l'horizon fait resplendir.  
La senteur de bruyère qui guide les abeilles.  
L'or de l'automne qui couronne feuillage et tronc.  
Le poète qui dépiste la malice du fou.

Mai 1910

(J.F.E.)

## LA MORT DU COMÉDIEN

Celui qui a embrassé de nombreuses vies, qui aujourd'hui  
Se présentait en roi vêtu de haute pourpre  
Et demain jouerait de la batte du fou  
Celui qui divinement riait, pleurait, pris

Tout entier par l'instant qui transfigure le visage,  
— Qu'en est-il de lui? Que joue-t-il là? Il s'agenouille,  
Il bégaie sottement et son rire s'éteint.  
Que devient son crâne si blanc aux feux de la rampe?

Doit-il rire au moins? Le voilà interdit et stupéfait.  
Il tremble vraiment. Il a perdu la parole.  
Il tourne la tête de ci, de là et dresse l'oreille.  
Qu'entend-il donc? Que lui souffle-t-on?

Et un silence cruel dans l'enceinte s'installe.  
On perçoit des souffles de respiration de femmes, l'effroi  
Qui fait porter les doigts aux épaules nues,  
Craquements à peine audibles en une horreur muette.

Alors il s'affale. Lui enserrant la gorge  
Surgit la poigne d'une grosse main.  
— Elle l'a vite étranglé et disparu —  
Mais lui gît au sol, les mains agrippées profond

Dans un tapis. Et la lumière s'éteint.  
Mutisme fou. Pourtant le rideau s'enfle  
Autour d'une ombre qui se dresse dans l'obscur  
Et de la scène noire fixe le théâtre.

Septembre 1910

(J.F.E.)

## LE SOIR RAMÈNE LES VENTS...

Le soir ramène les vents et le gel  
Des sombres steppes, de la Russie au loin.  
Les bois inclinent leurs feuillards dénudés.  
Les nuages interminablement font voile au Nord-Est.

L'obscur recouvre-t-il déjà l'étendue des jours gris ?  
Et des nuées de feuilles s'élèvent-elles déjà dans le bois à demi-mort ?  
Cri d'un animal au loin. Froide la détrempe des marais  
Et l'obscur sans-fond à écume noire.

Un feu aurait-il déjà parcouru la forêt  
Qu'ainsi les branches accrochent, noires et embrouillées  
Comme la main du vieillard désespérément tendue

Dans l'obscur d'une nuit. Sur un mur noir  
Brûle faiblement une lueur qui au palud s'égare.  
Silhouettes qu'elle peint, étranges et inconnues<sup>1</sup>.

Octobre 1910

---

1. Traduction Agnès Lods et Jean-François Eynard.

## LE DIEU DE LA VILLE

Sur un pâté de maison, il est assis largement.  
Les vents s'amoncellent noirs autour de son front.  
Il regarde plein de rage jusqu'ou en solitude  
Les dernières maisons dans la campagne s'égarant.  
Au soir luit le rouge ventre de Baal,  
Les grandes villes s'agenouillent autour de lui.  
Des cloches d'église l'énorme nombre  
Roule à lui, telle une mer de noires tours.  
Comme la danse des corybantes, retentit la musique  
Des millions à travers les rues, fort.  
Des cheminées la fumée, les nuages de la fabrique  
S'élèvent à lui, comme la vapeur de l'encens bleuit.  
Le temps couve dans ses sourcils.  
Le soir obscur est dans la nuit assoupi.  
Les tumultes s'envolent, qui comme les vautours guettent,  
De sa crête hérissée dans la colère.  
Il enfonce dans l'obscurité son poing de charcutier.  
Il l'agite. Une mer de feu chasse  
A travers une rue. Et la fumée du brasier mugit  
Et la dévore, jusqu'à ce que plus tard vienne le point d'aube.

Décembre 1910

(M.B.L.)

## DÉCOUPURES DES TOITS...

Découpures des toits et perdu  
Un cri d'oiseau dans l'espace fatigué de pluie.  
Envol dans la nuit jaune en avant-garde.  
Silencieuses sont les cours et comme trépassées.

Une fenêtre se ferme. Tombés les mots  
Et dissipés au vent. Et des longs pas l'errance  
Et d'un faible écho le chuchotement aux murs.  
Et des longues heures la déploration douloureuse.

Blanche la sonnerie d'une pendule à minuit  
Dans les demeures à travers les cloisons dans les profondeurs  
Et de ses doigts obliques la pluie frappe  
Par morosité, aux vitres noires, doucement.

Octobre 1911

(J.F.E.)